

CINEMA POST-TALIBANS

Kaboul s'éveille

"At Five in the Afternoon" de Samira Makhmalbaf est le premier film tourné à Kaboul après la chute des talibans et exige beaucoup de patience du public.

(gk) - A cinq heures de l'après-midi, il fait froid en Afghanistan, car la mort n'est pas loin. Samira Makhmalbaf la représente à l'aide du déclin de la santé d'un nouveau-né. Face à celui-ci, les habitant-e-s d'un pays en ruine peuvent fermer les yeux ou accepter l'inacceptable... il n'y a pas d'entre les deux.

D'habitude, quand le cinéma emploie des enfants, c'est pour se jouer plus facilement

des émotions des spectateurs et spectatrices. Samira Makhmalbaf, elle, filme ce bébé mourant avec une distance édifiante et laisse à tous moments son public en dehors de l'action - même s'il faut dire, qu'il n'y en a pas beaucoup dans ce film. Nous, Occidentaux, ne pouvons que regarder cette misère. Impossible d'y prendre part... En cet aspect "At Five in the Afternoon" est un film exemplaire.

Cette réalisation, primée à Cannes par le "Prix du Jury" et le "Prix du Jury oecuménique", laisse ainsi son public à l'écart, surtout après la première moitié de film. Mais elle n'est pas misérabiliste de bout en bout. Tout commence par l'espoir...

Le premier film tourné à Kaboul après la chute du régime des talibans montre une femme, victime du fanatisme religieux de son père, qui s'est inscrite à l'école à l'insu de ce dernier. Elle s'y met à rêver que, dans son pays libéré de ses oppresseurs, la féminité a une place. Et que la femme peut développer une nouvelle fierté, qui pourrait bien lui permettre, à elle, de devenir présidente de la république afghane.

On se rappelle "La pomme" (1997), que Samira Makhmalbaf a réalisé à dix-sept ans seulement et pour lequel elle a déjà été sélectionnée à Cannes. Ce film a fait le tour d'une centaine de festivals et a été distribué dans une trentaine de pays. Et puis aussi: "Le tableau noir" (1999), dans lequel elle met l'accent sur l'importance de l'éducation, thème repris amplement dans son nouveau film. Ou encore, sa participation à l'oeuvre collective "11.09.01", faisant suite à l'attentat du "World Trade Center" new-yorkais. Mais surtout "Kandahar" (2001), réalisé par son

père Mohsen Makhmalbaf, figure de proue du cinéma iranien avec Abbas Kiarostami. Ce film montre une femme libre au début, obligée d'accepter peu à peu l'enfermement imposé, représenté au dehors par la "burqua".

"At Five in the Afternoon" est son contraire: une femme enfermée par la tradition, qui veut s'en libérer. Mais, dans un pays comme l'Afghanistan, la situation actuelle ne permet, en fin de compte, que le combat quotidien pour survivre. Il y a là peu de place donnée au rêve...

Quand le corps s'engourdit

L'état des lieux afghans que se propose de faire ainsi Samira Makhmalbaf est poignant. Au-delà de cette mise au point, la réalisatrice demande tout de même souvent trop à son public. Le montage (Mohsen Makhmalbaf est monteur, producteur et scénariste du film) est très anti-américain, car il prend son temps, tout son temps. Et puis les acteurs et actrices amateur-e-s (même l'actrice principale, Aghela Rezaïe, est, en fait, une enseignante, mère de trois enfants, dont le mari a été porté disparu suite aux bombardements américains fin 2001), disent souvent leur texte d'une manière excessivement monocorde. C'est là

peut-être la particularité de l'accent ambiant, mais tout de même...

Bref, au bout d'une heure on sent le corps s'engourdir dans le siège du cinéma, alors que le film n'en a pas fini de se raconter pour trois quarts d'heure encore. Mais ce long métrage est si loin des aspirations divertissantes de l'industrie cinématographique en général, qu'on peut difficilement lui en faire le reproche. En effet, comment houspiller une réalisatrice venue filmer l'agonie d'un peuple, parce que son film manque d'entrain?

Il y a aussi quelques scènes mémorables dans "At Five in the Afternoon": l'engueulade entre écolières sur la légitimité d'une femme en tant que présidente de la république en Afghanistan; la rencontre avec le casque bleu français, qui ne sait évidemment pas pourquoi ses compatriotes ont voté Chirac; ou encore, et surtout, la relation du personnage principal avec son soupireur poète pakistanais, offre un peu de vie au malheur ambiant.

A l'Utopia



Les malheurs tombent du ciel en Afghanistan. Aghela Rezaïe dans "At five in the afternoon".

JAZZ DU NORD

Rustique, ravageur et rigolo

Du jazz marrant, mais de grande qualité, cela n'est pas une antinomie. Démonstration avec le "Trio Tøykeät" du pianiste-amuseur Iiro Rantala, bientôt en concert au Luxembourg...

(jitz) - Les rares spectateurs qui assistaient l'année passée au premier concert du "Trio Tøykeät", à la Villa Louvigny, ont pu découvrir une formation exubérante et incandescente venue de Finlande, un pays où il est encore plus difficile de vivre de la musique de jazz que dans nos contrées.

Et pourtant, ce trio connaît un succès commercial inespéré en Finlande où ses CD se placent même dans le haut du Top 40. Et le pianiste Iiro Rantala y est mis en évidence par les médias comme s'il était une starlette du pop. Il n'en a pourtant pas vraiment l'apparence avec sa physiologie de bon vivant radieux et blagueur. Mais ses grimaces désopilantes, qui accompagnent son jeu de piano, changent plaisamment du sérieux qu'affichent ordinairement les musiciens de jazz, sans que la qualité de sa musique, veinée d'un humour qui allège sa gravité nordique inhérente, ne s'en trouve affectée.

Iiro Rantala a effectué des études étonnantes, touchant à tout, visitant beaucoup d'écoles prestigieuses sans en finir aucune. Chanteur dès l'âge de sept ans, il étudie le piano en privé pour s'inscrire dans sa jeunesse aux départements de jazz de la "Sibelius Academy", qu'il quitte

pour la réputée "Manhattan School of Music".

Il a déjà constitué "Tøykeät" avec le batteur Rami Eskalinen. Ils sont rejoints par le contrebassiste Eerik Siikasaari, plus expérimenté et leur aîné de plus de dix ans, et les jeunes prennent davantage goût à se concen-

trer sur une carrière déjà entamée que de se consacrer à leurs études.

Ils investissent les clubs les plus réputés de Manhattan, ce qui n'est pas une mince affaire pour des Européens dans le monde du jazz new-yorkais assez cuirassé. Leur premier album "Päivää", enregistré en 1990, devient un

succès commercial en Finlande, mais ne sortira en distribution mondiale qu'en 1993 sous le titre "The rotten jazz trio: G'day" ("tøykeä" signifie grossier ou rustique en finlandais). Leur carrière internationale est lancée, et les "Tøykeät" commencent à parcourir le globe.

Parmi l'abondance des trios de jazz avec piano, contrebasse et batterie, ils se distinguent non seulement par la personnalité cocasse d'Iiro Rantala, mais ils ont trouvé un petit plus nécessaire: une sonorité personnelle, inspirée évidemment du climat et de la sérénité finlandais.

Ils puisent largement dans la musique folk de leur pays, ne rechignant pas devant des rythmes de valse et de polka. S'y ajoutent des éléments de tango, de ragtime, des chansons pop, des pastiches, du Sibelius même. Et tout cela se fond en un drôle de mélange des genres, ponctué de ce sarcasme musical particulier qui caractérise finalement les "Tøykeät".

Jazz et ambassades

On aurait préféré entendre ce trio dans un cadre plus intime et moins obsolète que la Villa Louvigny, où un contact entre des musiciens perdus sur une scène démesurée et un public qui n'a d'autre choix que de se vautrer dans la grisaille des gros fauteuils poussiéreux n'est guère possible. Le déficit d'une petite salle correctement équipée devient de nouveau apparent dans ce pays où la modestie

n'est pas vraiment de mise lorsqu'il s'agit d'investir dans la construction de temples culturels.

Le concert sera présenté, tout comme la saison passée, sous le patronage de l'Ambassade de Finlande à Luxembourg. D'autres ambassades au Grand-Duché, scandinaves de surcroît, ont, depuis peu, montré une activité croissante dans le domaine du jazz, en approchant les organisateurs pour placer les musiciens de leurs pays ou en organisant tout simplement eux-mêmes des concerts. La saison passée, des groupes de jazz suédois et néerlandais ont ainsi pu se produire au Luxembourg.

Ces initiatives diplomatiques, soutenant officiellement un art peu commercial, pourraient aussi servir d'exemple à nos ambassades à l'étranger qui, pour la plupart, se limitent à la promotion des sonorités digestes du 19e siècle. Une seule d'entre elles a découvert le jazz luxembourgeois et place chaque année une formation dans un petit festival. Il y a bien un début à tout.

Le "Trio Tøykeät" sera en concert le 16 septembre, à 20 heures, à la Villa Louvigny. Réservation des tickets au prix de 18 € (10 € pour les étudiant-e-s) sur: www.luxembourgticket.lu ou au 47 08 95 - 1, ce vendredi, lundi et mardi de 10 à 18 heures.



Iiro Rantala: ses grimaces désopilantes, qui accompagnent son jeu de piano, changent plaisamment du sérieux qu'affichent ordinairement les musiciens de jazz.